

« UN BOULEVERSANT CRI DE RAGE
INTIME ET POLITIQUE »

LIBÉRATION

« LE CHEF-D'OEUVRE
DU FESTIVAL DE BERLIN »

LES INROCKS

« UN MONTAGE FASCINANT,
UN TEXTE À COUPER LE SOUFFLE »

GRAZIA



NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE

UN FILM DE **FRANK BEAUVAIS**

PRODUCTION JUSTIN TAURAND, MICHEL KLEIN, MATTHIEU DENIAU ET PHILIPPE GRIVEL **SCÉNARIO** FRANK BEAUVAIS **MONTAGE** THOMAS MARCHAND **CONFORMATION IMAGE** ESTHER LAURENT-BAROUX **SON** MATTHIEU DENIAU, PHILIPPE GRIVEL, OLIVIER DEMAUX **ÉTALONNAGE** JULIEN PETRI **DIRECTION DE PRODUCTION** AURÉLIEN DESEZ **ASSISTANTS DE PRODUCTION** LAURA GUYON, MATTHIAS FERRON **AVEC LA PARTICIPATION DU CNC** **CETTE ŒUVRE A BÉNÉFICIÉ DU** FONDS D'AIDE À L'INNOVATION AUDIOVISUELLE DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE **AVEC LE SOUTIEN DE** L'AGENCE CULTURELLE / RÉGION GRAND EST (AIDE À L'ÉCRITURE) **AVEC LE SOUTIEN DE** LA RÉGION GRAND EST (AIDE AU DÉVELOPPEMENT ET À LA PRODUCTION) ET DE STRASBOURG EUROMÉTROPOLE **EN PARTENARIAT AVEC** LE CNC **AVEC LA PARTICIPATION DE** CINÉ+ **CE FILM A REÇU LE SOUTIEN DE** BROUILLON D'UN RÊVE DE LA SCAM **ET DU DISPOSITIF** LA CULTURE AVEC LA COPIE PRIVÉE **DISTRIBUTION FRANCE** CAPRICCI FILMS **PROGRAMMATION FRANCE** LES BOOKMAKERS **DISTRIBUTION INTERNATIONALE** PASCALE RAMONDA **PRESSE FRANCE** KARINE DURANCE **PRESSE INTERNATIONALE** MAKNA PRESSE - CHLOÉ LORENZI



l'rockuptibles

les films
du
Belier



NE CROYEZ SURTOUT PAS QUE JE HURLE

DE FRANK BEAUVAIS

FRANCE / 2019 / 1H15
SORTIE LE 25 SEPTEMBRE 2019

Janvier 2016. L'histoire amoureuse qui m'avait amené dans le village d'Alsace où je vis est terminée depuis six mois. À 45 ans, je me retrouve désormais seul, sans voiture, sans emploi ni réelle perspective d'avenir, en plein cœur d'une nature luxuriante dont la proximité ne suffit pas à apaiser le désarroi profond dans lequel je suis plongé. La France, encore sous le choc des attentats de novembre, est en état d'urgence. Je me sens impuissant, j'étouffe d'une rage contenue. Perdu, je visionne quatre à cinq films par jour. Je décide de restituer ce marasme, non pas en prenant la caméra mais en utilisant des plans issus du flot de films que je regarde.

LISTE TECHNIQUE

Écriture et réalisation Frank Beauvais
Montage Thomas Marchand
Son Matthieu Deniau, Philippe Grivel, Olivier Demeaux

PRODUCTION

LES FILMS DU BÉLIER
Justin Taurand
LES FILMS HATARI
Michel Klein
STUDIO ORLANDO
M. Deniau & P. Grivel

DISTRIBUTION

CAPRICCI FILMS
www.capricci.fr

PROGRAMMATION

LES BOOKMAKERS
www.les-bookmakers.com



FESTIVALS

- Berlinale - *Forum*
- Cinéma du Réel - *Film de clôture*
- Festival International du Film de La Rochelle
- Art of the Real, Lincoln Center, New York - *Film d'ouverture*
- Karlovy Vary International Film Festival, République Tchèque
- Doc Lisboa, Lisbonne - *Compétition*

CELUI QUI FAIT

En tant que spectateur, j'ai toujours été sensible à la poésie des plans qui, une fois isolés, ne trahissent plus leur provenance. Des plans d'horloge, de fenêtre, de clé, d'écrans, de meubles, de panneaux de signalisation, d'engrenages, de claviers, de végétation, de paysages mais aussi des plans de visages, ceux des figurants soudain isolés pour le besoin du montage et qu'on ne recroise jamais dans le film. J'ai tenté par le biais du montage de réunir ce type de plans, rendus muets, d'en revendiquer l'hétérogénéité, d'alterner noir et blanc et couleur, de respecter leur format d'origine et de les faire dialoguer avec l'évocation des jours sombres que j'ai traversés en 2016. De créer une dynamique réflexive pour le spectateur, de jouer en permanence tantôt du décalage, tantôt de la correspondance entre ce qu'il voit et ce qu'il entend et de ménager une place à l'humour au sein du récit. Mais tout cela n'est peut-être qu'un discours de la méthode, une tentative d'établir une règle du jeu. L'idée était avant tout de restituer un cri, d'extérioriser une colère par la collusion de la chronique de mon désespoir avec des images venues d'un autre temps et d'un autre espace et qui pourtant commentaient mon quotidien, l'incarnaient mieux que mes propres images n'auraient su le faire. Des images et des mots qui disent mon fracas intérieur, mon impuissance. Ma peur de la violence sociale, policière, économique, idéologique, humaine activement à l'œuvre aujourd'hui dans mon pays, la France et dans le monde entier. En me disant que ce cri je me devais de le pousser pour ne pas étouffer.

CELLE QUI REGARDE

LAURE VERMEERSCH
CINÉASTE, MEMBRE DE L'ACID

D'un vers de Will Oldham, « To live I won't let go » (vivre je ne lâcherai pas) je tire inspiration pour évoquer un film qui en reprend le titre fameux *I see a darkness* dans son générique de fin. Ce journal cathartique d'un cinéaste cinéophile est un tour de force. Il y a la voix du narrateur, hypnotique et puissante à laquelle répond une infinie suite d'extraits brefs de films aux images captivantes frisant avec la catatonie. Le montage enfreint un interdit suprême – de l'image retenir la qualité illustrative – et invente dans ce gouffre une issue. Le film crée un troisième monde non pas entre le texte et l'image, mais dans l'asphyxie produite par la collure du texte à l'image. J'ai cru voir le salon, l'écran, la lumière particulière de la retraite du cinéaste en Alsace ; j'ai cru voir le Paris des interstices où l'anonyme et l'amitié irisent le regard ; mais je les ai vus comme diffractés par les variations d'un extrait de film à l'autre formant séquences. La voix dit « couleur », éteinte par le noir et blanc d'une forêt, qui s'éclaire de vert dans un autre plan comme la sensation réveille l'angoissé. J'ai vu le corps trop lourd du père mourant chez un fils délaissé, et celui de celluloid de l'ex-amant en visite. J'ai vu la rage blanche, noire et rouge, l'ironie et la sublimation dans le rythme convulsé de la violence et de la poésie. Et dans chaque plan rapporté au suivant, annulé et singulier, j'ai vu la puissance d'un cadre, d'un éclairage, d'un mouvement, d'un style, caractéristiques d'une époque ou d'un genre ou d'un cinéaste. Mais je n'en ai vu que les armatures, les scories, le plus simple appareil, car je n'ai pu identifier qui ou pourquoi, dans ces images détachées du film d'origine, sans acteur identifiable, avant la liste au générique de films en tous genres, connus et inconnus, de cinéma ou pas. L'image fragile peut-elle encore quelque chose pour son spectateur subjugué ? Le cinéophile compulsif devenu cinéaste révèle une possibilité imaginante là où nous nous étions habitués à déplorer la passivité du spectateur. Le film va jusqu'au bout de sa rage contre le monde, de son dégoût de soi et de la capacité aspirante des images miroirs à nos narcissismes les plus ravageurs. Il affirme ainsi à raison qu'à notre époque, le dépressif dit, comme évidemment, le vrai. Le film traverse les ténèbres et nous avec, dans une expérience poétique, nécessaire, pour aimer, goûter le plaisir et pouvoir agir encore.



CELUI QUI MONTRE

SYLVAIN PICHON
CINÉMA LE MÉLIÈS, SAINT-ETIENNE

Ne croyez surtout pas que je hurle est un journal intime non pas filmé mais monté. Bienvenue dans ce poème introspectif aussi inventif qu'hypnotique. Une thérapie rondement menée sous forme de premier long-métrage (ou l'inverse). Par la grâce du cinéma, de cette misanthropie dépressive va émerger une certaine forme d'extralucidité. Assisté au montage par Thomas Marchand, le rendu est fascinant tant il embrasse les moindres recoins d'un texte en voix-off tout bonnement à couper le souffle. Si l'usage le plus traditionnel de la voix-off au cinéma présente un style de narration hérité de la littérature, à savoir neutre, impartial et distant, ici c'est tout l'inverse. D'une voix claire, posée et précise, Frank Beauvais distille sa propre mélancolie et porte ainsi constamment un regard poétique, souvent réflexif, parfois même philosophique sur lui-même. La justesse de ses mots jette une lumière crue, et parfois aveuglante, sur la sincérité des sentiments et questionnements abordés. Frank Beauvais se/nous bouscule, il se/nous tend un miroir, ou un radar, qui berce et perce sa/nos solitudes. À la fois journal intime, essai sur le cinéma et pamphlet aussi politique que prophétique, *Ne croyez surtout pas que je hurle* nous invite à regarder la vie de biais par le prisme du cinéma lorsque nous n'avons plus la force de l'affronter de face. Bref c'est un film immense qui traduit les impressions de l'âme et non uniquement celle des yeux.

VOIX OFF, VOIX NUE

On a coutume d'associer la voix-off à son utilisation la plus conventionnelle, en tant que procédé narratif intervenant pour nous informer sur l'action en cours, la contextualiser ou la commenter *a posteriori*. Si certains cinéastes s'en sont emparés pour enrichir leurs films d'une dimension supplémentaire, en jouant du décalage tantôt comique tantôt tragique entre l'image et le son (Guitry, Visconti...), d'autres en ont fait une véritable force constitutive de leurs œuvres, allant jusqu'à la disjonction image/son, troublant le rapport entre ce que l'on voit et ce que l'on entend (Duras, Straub et Huillet...). Ici, la voix-off, celle du réalisateur Frank Beauvais, est la seule voix du film, une voix nue, sans accompagnement sonore ou musical, nous relatant cette expérience hors du commun qui fut la sienne pendant cette période. Le titre même résonne comme un indice, un titre pied de nez aux accents doucement surréalistes : *Ne croyez surtout pas que je hurle* : certes, le cinéaste-narrateur ne hausse jamais la voix, mais son film n'en demeure-t-il pas moins un cri intérieur ? En concevant ce long-métrage sur le principe du *found footage* (le détournement ou le réemploi d'images cinématographiques préexistantes dans le but de créer une nouvelle œuvre) et en posant sa voix sur ces images, Frank Beauvais confère à la voix-off une puissance d'évocation prodigieuse. Soustraits à leur destination première, les plans se parent d'une multitude de significations possibles, et le cinéaste en joue, les mettant en miroir avec ses mots, privilégiant un montage qui fait la part belle aux jeux métaphoriques, à l'association d'idées, au jeu de contraires, à l'ironie. Quant à l'absence de musique, celle-ci n'ôte en rien à la musicalité du film, qui procède du dialogue fécond entre rythme de montage, syntaxe du texte et diction du narrateur. Cette voix nue, intime, entre pourtant en écho avec la rumeur du monde, et produit chez le spectateur un étrange sentiment de familiarité. C'est ainsi que la magie opère et que nous nous faisons à notre tour explorateurs de cet imagier, dessinant petit à petit une géographie mentale, éprouvant la sensation troublante d'avoir connu ces lieux que l'on n'a pourtant jamais vus.

* Le titre pastiche celui d'un film est-allemand de Frank Vogel intitulé *Denk bloß nicht, ich heule* (1965)

ETATS D'URGENCE

Si l'on devait apparenter *Ne croyez surtout pas que je hurle* à un genre, on serait bien sûr tenté de le rapprocher de celui du journal intime. Le film n'est pourtant pas l'œuvre d'un diariste, Frank Beauvais n'ayant pas tenu son journal jour après jour. Il s'agit plutôt d'une chronique rétrospective, d'un déroulement chronologique relaté *a posteriori*. Le cinéaste a tenté de se remémorer les événements personnels qui avaient jalonné ce semestre (visites d'amis, voyages) et parallèlement, de remonter le fil de l'actualité politique de cette période, tout en s'interrogeant sur la résonance qu'elle avait eue sur lui. Il semble ainsi explorer deux états d'urgence, celui d'une détresse intime, et celui dans lequel la France était plongée. De là naît ce paradoxe fertile, celui d'un homme en retrait du monde mais qui ne cesse de l'interroger, mettant son ressenti en partage avec les spectateurs. On glisse de l'intime vers l'extime, cette intimité tournée vers l'extérieur, entraînée par une force centrifuge qui donne au film un caractère si personnel et pourtant si universel.



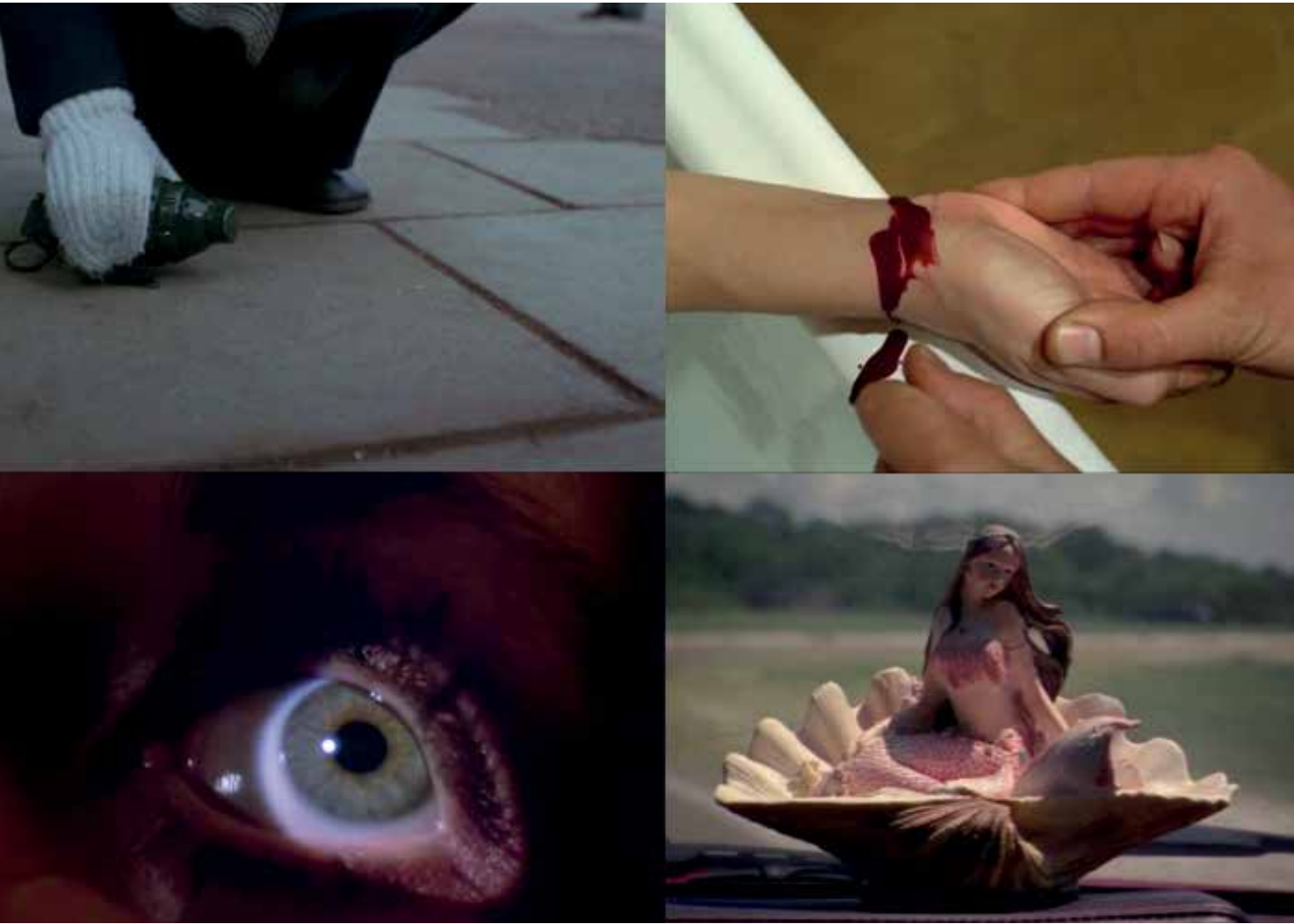
LES RÈGLES DU JEU
pas de visages d'acteurs,
pas de films qui travaillent la matière (animation, films expérimentaux...),
pas de séquences qui se suivent.

Au cours de ces six mois, j'ai regardé plus de quatre cents films. Je les ai listés et j'ai opéré une première sélection, supprimant les films expérimentaux dont le propos ou la texture étaient trop proches formellement de ce que je recherchais moi-même. L'idée a très vite été de se concentrer uniquement sur les films de fiction.

Dans un deuxième temps, j'ai revu chacun de ces films en isolant les images qui me parlaient et qui exerçaient une fascination sur moi. Durant trois ou quatre mois, le monteur et moi avons d'abord trié et indexé ces images, les répartissant en des catégories thématiques très variées, créant une trentaine de rubriques (chutiers) et constituant un répertoire de plus d'une dizaine de milliers de plans, que nous avons vus et revus afin de les connaître sur le bout des doigts.

Après l'élaboration de ce lexique, j'avais une idée assez précise de la palette visuelle que nous aurions à disposition et je me suis plongé dans la rédaction du texte. Je suis reparti en Alsace sur les lieux que j'avais quittés. J'ai pris dans mes bagages plusieurs ouvrages d'auteurs dont la prose me semblait nourricière, des écrivains comme Annie Ernaux, Georges Perec, Georges Simenon ou Hervé Prudon...

Une fois le texte rédigé, nous sommes restés six mois en salle de montage. Nous avons d'abord enregistré la voix, puis nous avons repris le répertoire que nous avions établi et avons confronté les images au texte de façon systématique. Nous lançons la voix et regardions 75 minutes d'un chutier en repérant les passages où quelque chose se produisait entre image et son. Et nous recommençons avec le chutier suivant jusqu'à épuisement des soixante heures d'images sélectionnées. C'était une sorte de puzzle géant, un travail de fourmi vertigineux mais constamment ludique.



INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



acid
ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 26 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers.

Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, dans plus de 350 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts, offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films.

Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél. : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org